
Broder la robe de ses rêves

La robe de mariée de Marguerite Sirvins, 1954-1955

Katherine L. Battaiellie

Version électronique (Pépinière DeVisu)

URL : <https://devisu.inha.fr/modespratiques/725>

DOI : 10.54390/modespratiques.725

ISSN : 2491-1453

EISSN : 2119-9655

Éditeur

DeVisu

Référence électronique

Katherine L. Battaiellie, « Broder la robe de ses rêves », *Modes pratiques* [En ligne], 4 | 2020, mis en ligne le 02 juillet 2024, consulté le 04 octobre 2026. URL : <https://devisu.inha.fr/modespratiques/725>

La revue *Modes Pratiques* est mise à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'utilisation commerciale - Pas de Modification 4.0 International

Broder la robe de ses rêves. La robe de mariée de Marguerite Sirvins, 1954-1955

Katherine L. Battaiellie

Version électronique (Pépinière DeVisu)

URL: <https://devisu.inha.fr/modespratiques/725>

DOI : <https://doi.org/10.54390/modespratiques.725>

ISSN : 2491-1453

Éditeur

École Duperré Paris

Référence électronique

Katherine L. Battaiellie, « Broder la robe de ses rêves », Modes pratiques [En ligne], 4
| 2020, mis en ligne le 02 juillet 2024. URL : <https://devisu.inha.fr/modespratiques/725>



La revue *Modes Pratiques* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative
Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.



sculpture textile © **Andréa De Bortoli**



L'enfance ou Robe de communion, sculpture textile, série *Trousseau de mariage*, 2018.

Accumulation d'objets, de vêtements et d'accessoires : textile divers, pâte à sel, faux cheveux, fleurs séchées, carton, papier mâché, sirop de sucre, cordon. 167 x 70 x 55 mm. *Trousseau de mariage*, réalisé par Andréa De Bortoli, est une série de sculptures textiles, d'illustrations, d'objets expérimentaux, de peintures et d'un film documentaire qui donne la parole à Geneviève, sa grand-mère, née dans les Landes paysannes des années 1950. Ces œuvres s'inscrivent dans le récit de son mariage où le trousseau qu'elle a confectionné est un acte de mémoire pour un corps jamais célébré. Pour ce projet, Andréa De Bortoli questionne la création vestimentaire comme médium de documentation et de transmission mémorielle : de quelle histoire peut témoigner un objet de mode ?

Broder la robe de ses rêves

La robe de mariée de Marguerite Sirvins, 1954-1955

Entre 1954 et 1955, Marguerite Sirvins, internée à l'hôpital psychiatrique de Saint-Alban-sur-Limagnole pour schizophrénie depuis plus de vingt ans et alors âgée de 65 ans, brode sa robe de mariée. Cette robe ne fut jamais portée et resta longtemps cachée dans un grenier de l'hôpital. Elle figure aujourd'hui dans la Collection de l'Art Brut de Lausanne, considérée comme un de ses bijoux.

Marguerite Sirvins n'a alors à sa disposition qu'une aiguille à coudre et des draps de rebut de l'hôpital. Avec une énergie et une patience extrêmes, penchée sur sa tâche dans le brouhaha et les cris du service des femmes qui s'effacent peu à peu, elle tire un à un les fils, son seul matériau. Si elle a un goût ancien pour les étoffes, sa connaissance en matière de couture tient à la fois à un de ses oncles qui tenait une boutique de modes, à un bref passage quand elle avait 25 ans comme employée à *La Belle Jardinière* à Paris¹ et à l'aventure esquissée à deux reprises d'un magasin de modes à Mende. Cependant, elle brode sans patron, sans miroir, sans essayage, sans hésitation, une robe qui semble intemporelle et qui pourrait encore être celle de l'une d'entre nous.

Mais elle peut avoir confiance en elle, avancer dans cet ouvrage pourtant totalement nouveau, elle se sait habile : on a reconnu son talent à l'hôpital, on a souvent fait appel à elle pour des fêtes. Ses petits tableaux brodés, tapisseries intimes réalisées sur un support de tissu avec des fils de laine, coton, soies, décorent les murs. Elle sait son succès auprès des visiteurs. Jean Dubuffet l'a remarquée dès la fin des années 1940, et a exposé certains de ses travaux à Paris².

Dans la haute couture, la robe de mariée marque l'apogée de la collection et du défilé, le clôturé. La sienne, après une dizaine d'années où elle s'est occupée à faire des peintures, des petits tableaux, des poupées, des capelines, est aussi son œuvre majeure, qui la sort définitivement de l'oubli. Elle imagine de nombreux motifs, tire profit des épaisseurs différentes des fils, relâche ou resserre les points pour varier les effets. La robe est de forme simple mais raffinée dans ses détails, bordée de dentelles au col et aux emmanchures.

Marguerite Sirvins rêve depuis de trop longues années de connaître l'amour et de se marier. Comme ses sœurs. Dans son grand âge, elle ne renonce pas à voir enfin advenir le bonheur, s'obstine, provoque le destin, annonce son mariage autour d'elle, et travaille à ce bonheur en préparant sa robe de mariée. Ce travail est pendant des mois son seul horizon et la robe son seul bien. Il n'y a plus de temps pour rien d'autre.

Elle est à deux ans de sa mort, dans un début de démence dont les ombres vont l'envahir entièrement et où elle se figure avoir 18 ans. Elle est alors borgne, grisonnante et les cheveux clairsemés, épaissie par l'âge – nous connaissons son visage en 1945, dessiné par l'artiste suisse Gérard Vulliamy, gendre d'Éluard. Elle ne fera plus rien d'identifiable après cette robe. Ses jambes lourdes peinent à monter l'escalier de pierre du château du XII^e siècle, transformé régulièrement



avant d'être reconverti en hôpital dans les années 1820. Et elle sent bien qu'il lui faudrait restaurer ce corps, lui rendre des forces, avec, pense-t-elle, du café, du sucre, du chocolat, qu'elle réclame. Mais c'est une robe de jeune fille, ajustée au buste, à la taille fine, sans manches, et dont les jours laisseraient paraître une chair désirable qui sort de ses doigts. Un petit bouton rose, fourni sans doute par le hasard, et qu'on voit de près seulement, l'orne entre les seins.

La robe va rassembler, sans vide ni déchirure, son corps morcelé, disparate, de schizophrène³. Mais un corps de jeune fille s'y glissera aussi, le corps rêvé, réparé, de Marguerite Sirvins. Ce corps rêvé aura les bras nus, les jambes libres sous la jupe aux plis profonds, assez courte, qui s'évase sous la taille. Il se découvrira, tantôt pudique, tantôt audacieux, à son futur époux, loin des mornes et opaques vêtements qui recouvrent les autres patientes et les religieuses autour d'elles. Ce corps rêvé sera aussi celui, prêt à enfanter, que la robe va désigner pour l'acte de chair qui suivra le mariage.

À ce corps rêvé s'accorde une saison rêvée : Marguerite Sirvins a annoncé son mariage pour février, un mois où, dans ce qui semble le bout du monde, dans ce village d'alors 2 000 habitants au pied du massif de l'Aubrac, les routes sont encore souvent obstruées par la neige, et où elle pourrait avoir très froid dans sa robe légère et ajourée. Mais ces noces ne sont-elles pas si urgentes qu'il n'y ait pas à tenir compte de la saison ? Cette robe printanière doit devancer le printemps.

L'hôpital entier accompagne la confection de cette robe. Marguerite Sirvins brode sous les regards étonnés, moqueurs, admiratifs, impa-

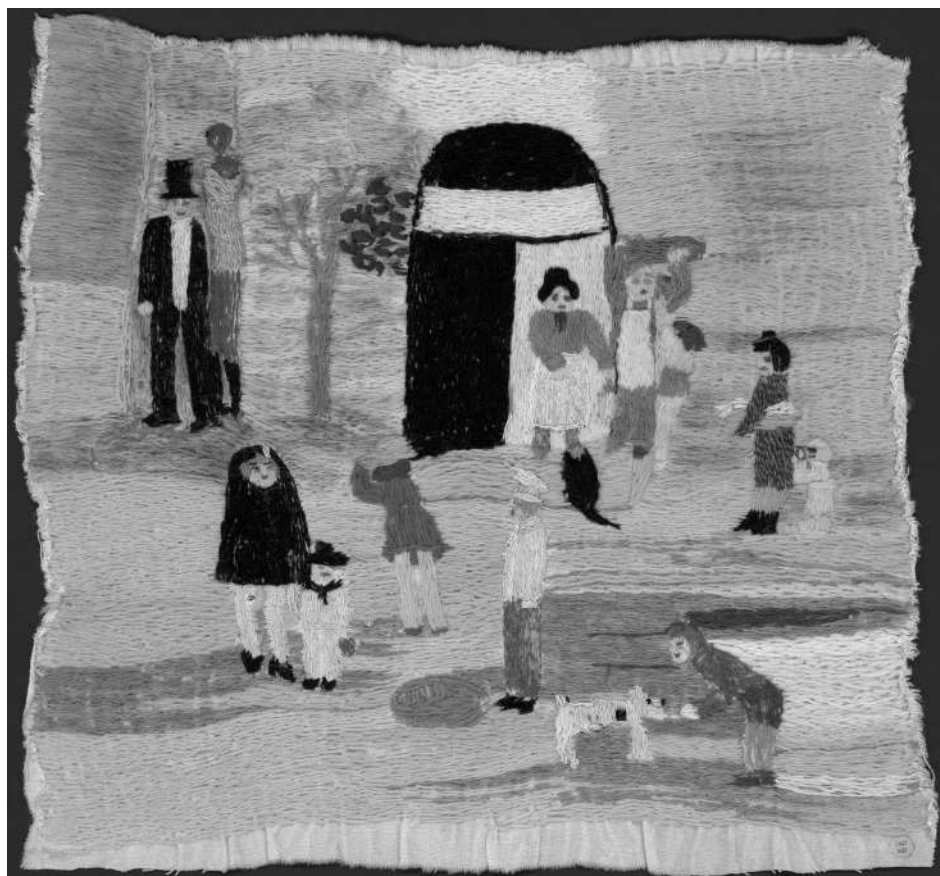
tients, de ses compagnes pour lesquelles elle est promesse de fête, sous les regards bienveillants, encourageants, des soignants qui constatent son apaisement dans cette activité⁴. Mais la robe renoue aussi Marguerite Sirvins à son temps de petite fille, apprenant sagement la couture dans un salon coquet auprès de sa mère et recueillant ses compliments. La robe relègue les ressentiments et les abandons dans un passé clos auquel elle offre un éclatant démenti, et ouvre un nouvel avenir.

À la pénombre des jours qui raccourcissent et aux longues nuits de cauchemars, s'oppose la blancheur de la robe. Les gestes minutieux à accomplir,

↑ Vue aérienne de l'hôpital, Saint-Alban-sur-Limagnole, Lozère. Photographie véritable. Éditions aériennes Combier, impression à Mâcon, vers 1960. © Collection *Modes pratiques*.

→ Marguerite Sirvins, *sans titre*, entre 1944 et 1957, gouache sur papier. 21 x 27 cm. N° inv. cab-A433. Photo : Ulrich Choffat, Atelier de numérisation – Ville de Lausanne. © Collection de l'Art Brut, Lausanne.

→ Marguerite Sirvins, *sans titre*, entre 1944 et 1957, broderie sur toile, 34 x 36 cm. N° inv. cab-A446. Photo : Charlotte Aebischer, Atelier de numérisation – Ville de Lausanne. © Collection de l'Art Brut, Lausanne.



→ La robe de Marguerite Sirvins, entre 1944 et 1955, dentelle réalisée à l'aiguille avec des fils tirés de draps usagés, 98 x 34 x 27 cm. N° inv. cab-564. Photo : Henri Germond. © Collection de l'Art Brut, Lausanne.

leur répétition, l'application à chacun des ornements l'aident à dominer ses angoisses, effacent le tourment de ne plus savoir, parfois, qui est vivant et qui est mort – le père ? le frère ? elle-même ? À défaut de maîtriser son corps et

son esprit, Marguerite Sirvins conduit son fil d'une main sûre et accorde la variété des motifs en une pièce unique dont elle ajuste l'une après l'autre les bandes de tissu. Si elle sent son corps disloqué, les emmanchures de la robe sont bien à leur place, son cou pourrait se dégager gracieusement de la collerette au bel arrondi, et les plis s'évasent sans erreur à hauteur des hanches.

La robe la met définitivement à part de ses compagnes d'internement. Avec elle Marguerite Sirvins rentre dans le rang ordinaire des femmes : broder, coudre, faire du crochet, rapiécer, autant d'actions associées à la vie de jeune fille, de femme dans ces années 1950. Elle s'intègre ainsi à cette longue lignée de femmes réunies, depuis les « chansons de toile » du Moyen-Âge, autour de leurs travaux d'aiguille. Elle sera l'Épouse : reconnue ainsi par tous, avec une maison à elle, sans lézardes ni cris, où elle se reposera, enfin, contre le corps de l'aimé.

Des draps qui marquent son internement, Marguerite Sirvins tire de quoi faire une robe de bonheur. Promesse fantasmagique d'un corps enfin rassemblé et apaisé, d'un corps aimé, protégé, choyé, la robe conjure ces nuits d'insomnie, ces jambes qui peinent, ce cœur qu'elle sent défaillir, le froid, ces voix qui parlent en elle, et la mélancolie qui vient de ce plateau austère de la Lozère balayé par les vents et la neige l'hiver, et que des nuages bas enserrant souvent. Elle conjure les menaces de ceux et celles qui, autour d'elle, croit-elle, cherchent à l'assassiner. Elle conjure l'angoisse de finir ici, avec les mortes anonymes dont personne n'a voulu, sous la terre aride du petit cimetière de l'hôpital.

Qu'est-ce qui bouge en nous à l'histoire de cette robe ? ■

Bibliographie

- Jean Dubuffet, « Robe nuptiale et tableaux brodés de Marguerite Sirvins » in *L'art brut*, fascicule n° 6, Paris, Compagnie de l'Art Brut, 1966.
- Paul Éluard, *Souvenirs de la maison des fous* (dessins de Gérard Vulliamy), Paris, Vville, 1947 (réédition Paris, Seghers, 2012).

Notes

- 1 Grand magasin connaissant autour de 1915 beaucoup de succès avec des vêtements de confection destinés aux classes moyennes.
- 2 Jean Dubuffet, peintre français né en 1901, est à l'origine de la notion d'« Art brut » énoncée en 1945 et est tôt un collectionneur d'œuvres réalisées par des personnes hors de la société – internées, prisonnières, isolées... Il est à l'origine de la Collection de l'Art Brut de Lausanne

ouverte en 1976. Il expose les travaux de Marguerite Sirvins, d'abord sous le nom de Marguerite Sir, dès 1947-48, dans le sous-sol de la gallerie Drouin où était implanté le Foyer de l'Art Brut, préfiguration de la Collection de l'Art Brut. Sur ces généalogies, voir le catalogue *Art Brut, collection de l'Aracine*, Villeneuve-d'Ascq, Lille Métropole Musée d'art moderne, d'art contemporain et d'art brut, 1997.

3 « Pour le schizophrène, c'est le corps qu'il faut récolter, recueillir ; il doit aller chercher des bouts qui se sont perdus, surtout dans la nuit, qui se sont égarés ». Jean Oury (*Il, donc*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1978.)

4 « Mlle Sirvins nous a annoncé son mariage le mois de Février. Elle se fait une belle robe de dentelle

blanche à notre maison neuve. On est invité à cette noce, nous nous amuserons bien ce jour-là. Elle crie nuit et jour. Je ne sais pas si son mari dormira bien ». M^{lle} Jouve (*Trait d'union*, le journal de l'hôpital, 3 décembre 1954).

